temps sans parler, comme il arrive lorsqu'il vient de se prononcer, dans un tête-à-tête, de ces phrases qui sous-entendent des milliers de choses inexprimées. Tout l'avenir de la passion d'Henry de Poyanne tenait dans le mot de la jeune veuve. Un roué n'aurait pas manqué de le relever, ce mot mélancolique, et il eût osé une protestation qui le menât jusqu'à un aveu. Poyanne, lui, se prit à trembler de honte à l'idée que son amie put imaginer une allusion à ses espérances d'amour dans l'histoire qu'il avait racontée. C'était certes la moins calculée des confidences ! Et comme elle vit ce tremblement et qu'elle en comprit la délicatesse, Juliette en fut touchée jusqu'au fond du cœur.

Hyères. Octobre 1891.

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

X

Pendant la Bataille

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

Pendant la Bataille

RÉCIT DE JULIEN DORSENNE

Je voudrais raconter aujourd'hui quelques épisodes de la guerre des rues auxquels j'ai assisté par hasard, lors de cette terrible semaine de mai 1871, où les héroïques petits chasseurs emportèrent d'assaut sur les insurgés le quartier du Panthéon. Ces souvenirs, d'il y a vingt-quatre ans, sont précis pour moi comme s'ils dataient d'hier. Pourquoi ne les ai-je pas notés plus tôt? Peut-être à cause de cette précision même. Elle me rend présentes jusqu'à l'hallucination les heures les plus affreuses de ma jeunesse, celles où j'ai eu, adolescent, presque enfant, une trop précoce révélation de la férocité de la vie. Puis le temps a fait son œuvre, même sur ces souvenirs. S'il n'en a pas diminué la sensation d'horreur, ce puissant maître en scepticisme m'a enseigné à en dégager la part d'ironie, et cela seul en corrige le tra-

gique. Lorsque j'entends déplorer les révolutions futures et le danger dont elles menacent le vieil édifice lézardé, mais protecteur, de notre civilisation, je pense à ces épisodes. Si j'y trouve de quoi m'attrister sur les perspectives d'autres guerres sociales, j'y découvre aussi de quoi me rassurer sur le lendemain de ces guerres, quelle que doive être leur violence. Certes le civilisé cache un sauvage qui se réveille trop vite, ce récit ne le montrera que trop, mais que ce sauvage a vite fait aussi de redevenir l'animal apprivoisé qu'il était avant la crise! C'est tout l'enseignement, ou, comme disaient les fabulistes d'antan, la moralité de cette aventure.

I

Au cours de ce terrible mois de mai qui eut avec cela de si lumineuses, de si tièdes journées de douceur printanière, — j'ai presque honte de l'avouer, — j'achevais ma philosophie au lycée Louis-le-Grand. J'y suivais cette classe en qualité d'externe, et j'étais interné tout à côté, dans l'annexe d'une célèbre école préparatoire. Cette annexe était installée à l'angle de la rue des Sept-Voies, au coin d'une impasse aujourd'hui détruite, la rue de Reims, dans une vieille maison croulante, adossée à ladite école et surnommée

Baldé. Ç'avait été autrefois un hôtel meublé de ce nom, et la bâtisse, appropriée tant bien que mal aux exigences de la vie scolaire, enfermait le plus incroyable dédale de corridors et d'escaliers, d'études grandes et petites, de chambres et de dortoirs. Tout un peuple y logeait en temps habituel. Le médecin y avait un appartement à l'entresol. Des maîtres d'étude mariés y résidaient, le préparateur de physique, les chefs des garçons, les lingères, et parmi les élèves, les plus âgés seulement parmi les vétérans de rhétorique et de philosophie. A l'époque dont je parle, c'est-à-dire vers la fin du second siège de 1871, ces élèves étaient momentanément réduits à quatre, que surveillait, très peu, un maître d'étude de quarante ans, étudiant en médecine à cet âge, M. Vincent Finouy, pauvre diable de *minùs habens* qui préparait ses examens avec autant de patience que si le continuel grondement des coups de canon ne nous eût pas avertis à chaque moment que nous étions dans une ville bloquée. On se fait à tout, et quand je pense à cette période qui aurait dû être affreuse d'angoisse, ce que je revois le plus distinctement, c'est le patient Finouy courbé sur un atlas d'anatomie, et nous accoudés sur des livres d'esthétique ou de psychologie, à moins que l'excellent homme ne nous dît :

— « Allez vous promener au Luxembourg, mais tâchez de ne pas rencontrer l'inspecteur. »

L'inspecteur, M. Dupuy, dit Poche, — qui saura jamais pourquoi? — se souciait fort peu de nous,

lui qui avait un fils dans l'armée de Versailles! Nous nous échappions donc vers le vaste jardin de la rue de Médicis, verdoyant désert, empli de l'arome des lilas en fleurs. Il n'était plus interdit de marcher sur les gazons. Nous nous y couchions des après-midi entiers, manquant certaines classes, — celles des sciences entre autres, — avec délice, et si jeunes, si naïfs, si peu pénétrés du sentiment de la réalité que nous nous félicitions de ces demi-vacances improvisées en nous disant : « Pourvu que cela dure... »

Des trois camarades que j'avais avec moi durant cette étrange époque de la Commune, un surtout m'était particulièrement cher. C'est aussi le seul dont je parlerai. Il est aujourd'hui doyen d'une faculté de lettres en province, et, pour des raisons de discrétion que la suite de ce récit expliquera, je tairai son vrai nom pour le déguiser simplement sous celui de Jean Renaud. C'était un garçon très pauvre, venu chez nous comme boursier, afin de piocher le prix d'honneur du concours et l'Ecole normale. Il avait profité de l'armistice pour reprendre sa place aussitôt à son pupitre de *Baldé* — et surtout au réfectoire du collège. Il était de Lyon et le type le plus étonnant que j'aie rencontré de ce que nous appelions — autre nom d'une étymologie aussi mystérieuse que celui de Poche — un *potasseur*. Lourd d'esprit, sans facilité aucune, son application prodigieuse triomphait des pires obstacles. Il avait dix-sept ans à

CARLOS ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

peine. Il était petit, large d'épaules, avec une figure grise d'enfant mal nourri, où luisaient de beaux yeux noirs pleins de flamme. J'aurai, je crois, donné une idée exacte de son assiduité scolaire quand j'aurai dit qu'il profitait du désarroi général des classes pour se perfectionner dans le vers latin, sa partie faible. S'étant imposé la tâche d'en composer vingt par jour, il ne manqua pas une fois à son programme, — excepté durant cinq jours, les cinq premiers de la sanglante semaine.

Elle s'ouvrit pour nous, cette semaine, fantastiquement, — par une leçon sur l'Impératif Catégorique de Kant! Notre professeur de philosophie, M. Emile André, était un républicain de la génération des Jacques et des Despois, plus ou moins persécuté au lendemain du 2 Décembre. Les désordres de l'insurrection communaliste l'atteignaient au vif de ses chères utopies. Il nous avait dit avec une émotion si profonde que nous n'avions pas pensé à en rire, vers le début de ce mois :

— « Messieurs, par des temps tels que celui-ci, il faut que la conscience se retrempe aux vérités éternelles. Tant de honte et de crimes ne doivent pas nous faire douter qu'il y ait un bien, un mal, des devoirs, des droits. Messieurs, nous laisserons là l'esthétique, pour commencer la morale... »

Je ne crois pas que jamais cet excellent homme ait soupçonné notre perspicacité. Il était si peu

démonstratif et nous étions si enfants. Nous devinions pourtant la tragédie intérieure qui se jouait en lui : sa muette et poignante douleur devant ce démenti infligé par les faits à ses déraisonnables idées sur la bonté du monstre à mille têtes qu'est le peuple. Quant à Renaud, il prenait ses notes sur la morale avec la même indifférence attentive que sur les volcans de la lune ou les religions de l'Océanie. Du moins j'en jugeais ainsi par son flegme de bon élève. Je devais bientôt reconnaître qu'il y avait en lui quelque chose d'autre encore : un civisme latent que cette fois je ne soupçonnais pas.

Cette classe du lundi matin allait finir comme toutes les autres, quand le professeur, sur le point de nous quitter, nous tint ce discours :

— « Messieurs, nous ne travaillerons sans doute pas de la semaine. Les troupes régulières sont entrées dans Paris. On va se battre, et la circulation sera interrompue. On ne sait ni qui vit ni qui meurt. Permettez-moi de vous remercier de m'avoir aidé par votre application à faire ma besogne pendant ces amères journées... J'espère que nous nous reverrons. Mais, enfin, les balles et les obus frappent souvent au hasard. Et si nous ne devons pas nous revoir, rappelez-vous, messieurs, que toute la dignité de l'homme tient dans ce mot : *ne jamais pactiser avec l'injustice*... Adieu, messieurs... »

Je vois encore le vieil homme traverser la cour

après cette courte allocution. Nous nous regardâmes avec une émotion que mon voisin traduisit par une formule horriblement vulgaire. Dans notre argot de collégiens, elle était très expressive :

— « Voyons, Julien, c'est tout de même un *type très chic*, le père André!... »

— « C'est vrai, » disais-je quelques minutes plus tard à Renaud, « c'est vrai que le bonhomme serait bel et bien fusillé par les fédérés, s'il s'avisait de parler un peu trop haut. Et ce ne sont pas des phrases, chez lui. Il mourrait comme un philosophe de Plutarque... En attendant, veux-tu que nous fassions un tour dans notre quartier? Nous n'aurons pas ce spectacle deux fois dans notre vie... »

— « Je veux bien, » répondit Renaud. Et voici que, sans réfléchir davantage, nous dévalons par la place de la Sorbonne, le boulevard et les petites rues avoisinantes. Tout dans le tableau qui s'offrait à nos yeux portait le double caractère de la bataille approchante et de l'incurable légèreté parisienne. Plus de voitures naturellement et plus d'omnibus, mais une quantité de promeneurs et surtout de promeneuses, en train d'errer, comme nous, par badauderie. Ici un groupe de gardes nationaux à pied défilait tout en armes. Là une batterie d'artillerie roulait vers quelque destination inconnue. Ailleurs des filles, bras dessus bras dessous, cheminaient en chantant à tue-tête. La plupart des cafés restaient ouverts et les

CAMILLA ALFONSINA BIBLIOTECA UNIVERSITARIA U.A.N.L.

échoppes des marchands de vin. Des consommateurs y étaient attablés. Beaucoup de boutiques avaient leurs volets à demi dépliés, comme prêtes à s'abriter au premier signal sous ces fragiles carapaces de bois. La matinée était belle et claire, et cette population avait un air alerte et gai, plutôt que tragique et consterné. Autant que ma mémoire m'est fidèle, — et elle doit l'être sur ce point, — une constatation nous frappa beaucoup, Renaud et moi : les seuls visages âprement décidés et, à vraiment parler, sinistres, étaient ceux des très vieux ou des très jeunes gardes nationaux. Nous en vîmes circuler une dizaine qui avaient notre âge. Leur visible excitation nerveuse annonçait une volonté irrémissible de vaincre ou de mourir. Et nous allions tous les deux, mêlés à ce peuple, nos casquettes d'uniforme à galons dorés sur la tête, nos serviettes de toile cirée sous le bras, nous arrêtant, musardant, causant, avec une inconscience de la situation qui devait cesser à notre retour. Nous étions descendus de Louis-Le-Grand jusqu'au quai par le boulevard Saint-Michel, pour remonter par ce boulevard et les petites rues parallèles à la rue Soufflot. Arrivés à la hauteur de la place du Panthéon, une funeste idée nous fit nous approcher d'une énorme barricade que l'on construisait en ce moment à l'entrée de la place. Elle reliait les bâtiments de l'Ecole de droit à ceux de la mairie. Des fédérés y travaillaient avec une activité fébrile. Les uns descellaient les pavés

CAPELLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

avec des pics, tandis que d'autres les amoncelaient en ayant soin d'y ménager des angles qui constituaient de véritables fortins. Le trottoir demeurait libre sur les deux côtés, et à chaque passant nouveau un soldat disait la même phrase :

— « Citoyen, un pavé... »

Le passant, ouvrier ou bourgeois, regardait régulièrement l'homme avec hésitation, puis, aussi régulièrement, il se baissait, ramassait le pavé qui allait s'adjoindre au tas déjà formidable. Non moins régulièrement, les ouvriers permanents de ce bastion improvisé raillaient la maladresse de l'ouvrier de hasard, avec cette gouaillerie qui, chez le Français, accompagne même la révolution, et l'on entendait des phrases comme celles-ci :

— « Prends garde à la casse, petit père, c'est du cristal... »

— « Dis donc, *Auguste*, fouille dans ton *buste* : une paire de gants pour les prêter à monsieur?... »

— « Il ne l'a seulement pas mis d'aplomb, le propre à rien!... »

— « A la bonne heure. Celui-là est placé chouettement. C'est d'un frère. »

J'ai encore ces interjections et d'autres semblables dans les oreilles. J'entends avec plus de netteté encore la voix d'un vieux garde national qui nous regardait depuis quelques minutes, et qui, s'adressant à moi, me demanda brusquement en me tutoyant :

— « Et toi, moucheron, l'as-tu porté comme les camarades, ton pavé?.. »

— « Nous sommes venus par la rue Cujas, » répondis-je, « et nous n'avons pas passé la barricade. »

— « Et puis, nous l'aurions passée, que nous n'aurions pas mis de pavé. »

C'était Renaud qui répondait maintenant, et il regardait en face l'insurgé. Je vis sur le visage ridé de ce dernier — Dieu! le terrible masque de misère et de haine! — se dessiner un rire féroce. Jetant son fusil à terre, il nous harponne, Renaud et moi, par les épaules, et interpellant vivement les compagnons qui s'amassaient soudain autour de nous :

— « Hé! là-bas! les aminches! » criait-il, « arrivez donc cueillir ces deux petits bourgeois et me les coller à la besogne, tout de suite... Ces feignants-là prétendent ne pas manier les pavés comme les camarades... Au travail, les crapauds, et plus vite que ça... »

— « Nous ne mettrons pas les pavés, » disait Renaud en se débattant, et je répétais comme lui : « Laissez-nous aller, nous ne mettrons pas les pavés... »

— « Vous ne mettrez pas les pavés? » dit un jeune homme qui tenait un fusil à la main. Il fit sur Renaud qui était près de lui un geste de menace. L'éclair de son sabre-baïonnette frôla la serviette de mon condisciple. Celui-ci s'était écarté d'un mouvement instinctif, et, se tournant vers

les gardes nationaux réunis autour de lui, il leur cria :

— « Assassins! Assassins! Vous êtes des assassins!... »

— « Voyons, qu'y a-t-il? » dit en fendant la foule un homme qui portait aux manches plusieurs rangs de galons. Ce chef était aimé de sa troupe, car les phrases de menace se turent à son approche. Il pouvait avoir quarante ans. Sa face fine et soucieuse d'idéologue devint plus soucieuse encore quand le plus âgé des gardes nationaux, celui qui continuait à nous tenir par les épaules, lui eut expliqué notre affaire.

— « D'où venez-vous, messieurs? » nous demanda-t-il d'un ton impératif, mais d'une politesse affectée. Et quand nous lui eûmes expliqué que nous retournions dans notre collège au sortir d'une classe, il haussa les épaules avec un air de mépris :

— « Lâchez ces messieurs, Hardy, » fit-il; et quand nous fûmes libres : « Vous mettrez vos deux pavés, » continua-t-il, « ou je vous fais arrêter. C'est la consigne et vous vous y conformerez... Croyez-vous que moi qui vous parle, je n'aimerais pas mieux être ailleurs qu'ici? Je suis horloger, messieurs, et j'ai quitté ma maison pour ne jamais y rentrer sans doute, comme c'était votre devoir de quitter votre collège... Faites comme moi, servez le peuple. Ce qu'on vous demande est peu de chose, et c'est juste... »

— « Ce n'est pas juste, » dit Renaud, « puisque

nous n'avons pas vos idées. Je réprouve la Commune et je ne mettrai pas le pavé. »

Le commandant se tourna vers moi, et comme je marquais par un signe que je pensais comme mon ami :

— « A votre aise, messieurs, » reprit-il. « Hardy, vous me garderez les deux citoyens jusqu'à ce qu'ils aient exécuté la consigne... »

Hardy ramassa son fusil, nous fit signe de marcher devant lui, et nous poussa plutôt qu'il ne nous conduisit dans la boutique d'un pharmacien, située à droite, en haut de la rue et près de la mairie. Cette boutique était ouverte et abandonnée. Une femme s'y tenait, vêtue d'un fantaisiste uniforme de cantinière, avec une profusion de boutons d'argent qui cliquetaient sur ses manches et d'aiguillettes d'or qui étincelaient sur sa poitrine. Elle avait près d'elle, sur le comptoir, un lot de revolvers d'ordonnance qu'elle chargeait. Elle était jeune, très pâle et très jolie. Tandis qu'elle maniait les cartouches de ses doigts délicats, elle fredonnait un air à la mode, le célèbre morceau de *la Belle Hélène* :

... Au mont Ida, trois déesses...

Notre arrivée ne l'interrompit ni dans l'une ni dans l'autre de ces deux occupations. Elle continua de chanter à mi-voix et de remplir les chambres des revolvers, tandis que Hardy lui expliquait la cause de notre arrestation. Le seul signe d'intelligence qu'elle donna fut le mouvement de

grâce railleuse avec lequel elle accentua les deux vers :

Evohé, que ces déesses
Ont de drôles de façons!...

Cette voluptueuse et gaie mélodie fredonnée dans cette boutique et à cette heure, l'occupation de cette jolie fille, la barricade à deux pas, nous, pauvres collégiens, en vestes d'uniforme, assis sur des chaises, avec nos serviettes sous le bras, notre surveillant allumant sa pipe, son fusil posé contre la devanture, — tous ces détails me reviennent à mesure que j'écris ces lignes, et aussi la stupeur qui nous saisit dix minutes plus tard, Renaud et moi, devant l'issue inattendue de notre imprudente escapade :

— « Tiens, » dit tout à coup la jeune femme, en s'arrêtant de chanter, « il y a du nouveau. »

Nous vîmes, en effet, à travers les vitres de la devanture, qu'une estafette à cheval arrivait au grand trot vers la barricade, et que les soldats couraient de son côté. Hardy lui-même n'y put tenir, et il fit comme les autres, non sans avoir crié derrière lui à la chargeuse de pistolets :

— « Tu me réponds de mes petits bourgeois, la blonde?... »

— « Mais f...-moi donc le camp, espèce de gosses... » nous dit la jeune femme aussitôt que nous fûmes seuls, « et plus vite que ça... »

Nous la regardâmes, et nous comprîmes qu'elle

CAPILLA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

était sincère. A quel sentiment obéissait-elle? D'où cette pitié si peu en rapport avec la cause qu'elle servait et avec la besogne qu'elle accomplissait en ce moment? Nous ne pensâmes pas à nous le demander. Cinq minutes plus tard, nous nous étions glissés le long de la barricade déjà haute de deux mètres, nous avions gagné la rue Saint-Jacques, puis de nouveau le lycée Louis-le-Grand. Le traverser, ressortir par la porte de derrière qui communiquait avec la rue de Reims, nous faufiler dans notre vieux *Baldé*, — comme des lièvres chassés rentrent au gîte, — ce fut l'affaire de cinq autres minutes. Là seulement, quand nous nous trouvâmes en sûreté dans l'escalier qui conduisait à notre étude, nous dûmes nous asseoir sur une des marches. Nous tremblions de tout notre corps. Nous éprouvions cette peur *d'après* que tous les novices ont connue, une fois la bataille finie.

— « Au fond, » dis-je à Renaud, « nous avons été bien absurdes de ne pas mettre le pavé, et sans cette fille... »

— « Voyons, Dorsenne, » me répondit-il avec un accent de blâme étonné, « et notre devoir? »

— « Es-tu sûr que ce fût notre devoir? Si on nous avait fusillés, cependant, notre mort eût été un crime de plus pour ces coquins, et crois-tu qu'elle eût été très utile à la France? »

— « Je n'en sais rien, mais le père André eût été content de nous. »

La discussion que nous engageâmes à ce sujet

CATEDRA ALFONSINA
BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
U. A. N. L.

dure encore quand nous nous rencontrons, après vingt-cinq ans. Je trouve dans ces quelques répliques une preuve de plus à l'appui que l'homme reste pareil à lui-même à travers toute sa vie. J'étais déjà l'inguérissable dilettante que j'espère continuer d'être jusqu'au bout, et Renaud, lui, le Puritain un peu Prudhomme qu'il est demeuré. Mais un Puritain de dix-sept ans est romanesque encore, et notre discussion de principe céda vite la place à d'autres causeries d'un ordre moins théorique. Notre inexplicable bienfaitrice en devint aussitôt l'unique objet. Qui pouvait-elle être? Nous étions bien innocents, — d'une innocence mal dissimulée chez moi sous un cynisme d'ordre *livresque*, et chez Renaud sous la plus comique affectation de *misogynie*. — Mais nous n'avions pu nous abuser sur la physionomie de cette créature. C'était assurément une femme galante. De quelle catégorie? Pour quels motifs s'était-elle jetée dans l'insurrection au point d'y prendre la part active qu'attestaient et son uniforme et sa besogne? Etait-ce l'amour qui la poussait? Faisait-elle la guerre de rues en compagnie de quelque officier fédéré dont elle était folle? Etait-ce une de ces révolutionnaires convaincues dont Théroigne de Méricourt demeure le type légendaire? Qu'elle fût capable de délicatesse et de générosité, nous l'avions éprouvé nous-mêmes. Nous nous répétions : « Enfin, elle nous a sauvé la vie... » — Au fond, tout au fond, nous nous rendions compte que ce n'était pas très exact. Nous ne nous

serions pas laissé fusiller, comme je l'avais dit tout à l'heure, pour ne pas faire le geste de ramasser un pavé! A la dernière minute nous eussions cédé. — Ce qu'elle nous avait réellement sauvé, c'était cette dernière minute, l'humiliation vis-à-vis de nous-mêmes de démentir l'héroïque attitude improvisée, moi, je dois l'avouer, par imitation de Renaud, et lui, — son mot sur le père André l'avait révélé, — par fanatisme de bon élève pour un professeur admiré! Et nous nous confondions en exclamations sur la beauté de la jeune insurgée. Nous célébrions sa pâleur, ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses doigts fins, le charme de distinction répandu sur toute sa personne, même dans cet endroit et parmi ces armes. Jamais je n'avais vu mon camarade dans un tel état d'exaltation à l'égard d'une femme, et, si j'avais pu douter de son enthousiasme, j'en aurais eu la preuve dans l'obstination qu'il mit, durant les heures qui suivirent à fredonner, d'une voix d'ailleurs fausse :

... Au mont Ida, trois déesses...

Si cet air, délicat et canaille à la fois, — un paradoxe de grâce musicale dans le chahut, du Mozart de cabinet particulier — m'avait paru très étrange dans une boutique de pharmacien transformée en arsenal, il ne l'était pas moins sur les lèvres de ce « bon élève ». Ni la reconnaissance attendrie pour notre inconnue du Panthéon, ni le frisson récent du danger, ni le voisinage de

la bataille approchante, ne l'avaient empêché de reprendre sa tâche quotidienne. Je pus le voir, à l'étude de sept heures, raturer indéfiniment une pièce de vers sur Robinson. C'était une matière donnée l'autre saison par notre maître, le regretté Gustave Merlet, et cette pièce de quatre-vingt-dix hexamètres commençait par celui-ci que j'aperçois, distinctement, recopié en tête de ce devoir :

... Quis miser in solâ solus spatiatur arenâ?...

II

Quel mystère que le souvenir, cette grande fresque intérieure dont certaines portions s'effritent si vite, tandis que d'autres restent si fraîches, si vives, si intactes? Pourquoi les syllabes combinées par mon patient ami en un vers d'une latinité médiocre ne sont-elles jamais sorties de ma mémoire?... « *Quis miser?...* » Et voici qu'en transcrivant ces mots, je revis minute à minute les heures singulières durant lesquelles notre quartier fut pris d'assaut. — Ces heures furent si pareilles les unes aux autres par leur monotonie dans l'horrible, que je ne peux plus, à cette distance, les distribuer en jours. Fut-ce le lundi, le mardi ou le mercredi que, la poudrière du Luxembourg ayant sauté, un vent d'ouragan souffla sur notre rue, qui fit voler en éclats les vitres de toutes les fenêtres? A quel